

jane
sautière

cales



dressings

DU MÊME AUTEUR

Fragmentation d'un lieu commun, coll. «*Minimales*», *Verticales*,
2003

Nullipare, *Verticales*, 2008

dressing

jane sautière

dressings

verticales

© Éditions Gallimard, avril 2013.

Extrait de la publication

Je me promène sous la mer. Je m'y meus sans difficulté, arrive proche d'une caverne ou d'une grotte, décorée comme une échoppe de souk, et je trouve un très joli petit sac en cuir rouge. Un beau rouge, franc, net, le cuir sent bon. Je me réveille démunie de la prise nocturne, un peu déçue. La nuit suivante, je reviens dans la grotte chercher les chaussures assorties, également en cuir rouge, talon bobine.

Charme de l'insistance du désir, passé dans le rêve, charme de la trouvaille elle-même, persistante au réveil.

Il m'arrive souvent de rêver à d'anciens vêtements, je vais et viens dans ces histoires peu cohérentes avec des habits que je croyais oubliés.

Ils me paraissent être tout autant moi-même que ma peau, mes cheveux, mes ongles. Finalement, ils tombent dans l'oubli et les poubelles, déchus ou usés, de la même façon qu'on jette les rognures d'ongles ou la pelote des cheveux que la brosse a arrachés.

DRESSING

J'ouvre ce dressing sur les temps confondus, hier et maintenant. Bizarrement, il n'y a pas de futur, je ne pense pas au prochain vêtement, c'est lui qui surgira, qui viendra me chercher. Ni besoin, ni envie.

I

Armoires de famille

Ma tante bigouden, la sœur de ma mère, a porté les vêtements traditionnels jusqu'à sa mort. Elle s'efforçait, non sans difficulté, de parler français avec moi qui ne comprenais pas un mot de breton. Je ne l'ai jamais vue sans la veste courte de drap qui se fermait avec des épingles, aux manches trois quarts, évasées en haut du poignet, et la jupe à gros godets, protégée du tablier ardoise, rayé de gris-bleu, coiffée du petit calot noir qui tenait les cheveux relevés. Elle ne mettait la coiffe haute que pour aller en ville. Les vêtements étaient lourds, épais. Elle avait peu de change, sûrement une robe ornée de soie feu et jaune par les brodeuses de Pont-l'Abbé. Elle portait les chaussons de feutre dans des sabots de bois vernis. Évidemment pas de parfum, de maquillage encore moins. Je me souviens encore de la baratte et du beurre qui cognait les parois de bois lorsqu'il coagulait, de l'odeur du petit-lait qui imprégnait la ferme. Elle n'est pas si lointaine, cette époque, prise dans son immobilité, comme si tout était figé, le blé poussant dans le temps du

blé, et la vache vèlant dans le temps de la vache, à peine si un jour un tracteur a soulagé de sa charrue Gitane, une jument de trait, large, forte, belle, qui, dételée, prenait le galop dans une majesté de caravelle. La ferme était petite comme toutes dans ce pays et les fermiers pauvres.

Tout ce qui est renvoyé maintenant au folklore, à ce qui a définitivement disparu de la vie. Car les soirées *revival* se font sans les joues cuites et couperosées par le vent et le feu, les mains élargies par le travail manuel, les corps perclus de l'humidité des fermes obscures et le travail dur.

Je n'arrivais pas à imaginer que ma mère avait été habillée, elle aussi, comme cela. Elle me parlait avec répugnance de cette époque. Elle citait uniquement la difficulté pour elle de porter la coiffe jaune, marque du deuil, qui la désignait comme pupille de la nation, orpheline de père, disparu dans les tranchées de la Première Guerre mondiale. J'avais du mal à croire que cette couleur fût celle du deuil, elle a mis beaucoup de temps à me donner la suite des occurrences du jaune, la longue suite des morts, son père à la guerre avant même qu'elle naisse, une petite sœur de maladie, puis sa mère au moment où elle mettait au monde la fille de son premier mariage, puis cette fille, son fils et son premier mari de la tuberculose, puis son frère, après qu'il s'est suicidé dans un hôpital psychiatrique.

ARMOIRES DE FAMILLE

Il me reste, sauvée de la cave, une armoire bretonne cloutée de cuivre. Il s'agit de l'armoire de mariage de mon grand-père, construite par lui-même pour son épouse. Il y a bien longtemps que serrure et clef ont disparu, le fond a été dévoré par les vers, il faudrait trouver mieux pour les gonds que de vieilles chevilles en bois. Les ferrures sont gravées d'oiseaux à grande huppe et d'un cœur surmonté d'une croix, enlacé dans une ancre marine. Un peu plus haut, le profil d'un homme et d'une femme. Il me semble que la femme sourit. Prendre soin de cette figuration de l'union, où rien ne manque, ni le Christ crucifié entre deux anges priant, ni la petite poire cueillie avec son rameau et deux minuscules feuilles, étonnante dans ce pays de pommiers. Ce sont mes affaires qu'elle contient maintenant et il est à moi, le léger sourire de Joconde bigoudène.

De temps en temps, quand je vivais en France, j'allais en visite avec mes parents chez ma tante paternelle, qui était patronnière. Sa mère, ma grand-mère, était brodeuse. Ma cousine a été mercière. On a cousu dans cette famille. Les voyages de mon père m'ont éloignée de ces femmes de couture. J'aimais voir, sur les grands tréteaux de bois, le nombre parfois impressionnant des pièces taillées dans le papier de soie, les grands ciseaux électriques, l'atelier et surtout la désarticulation du vêtement, impossible à se représenter lorsqu'il est cousu. Mon oncle fabriquait les pochettes des patrons, dessinait les silhouettes, passait les couleurs au pochoir. Les créatures étaient souvent en pied, longues, la jambe droite avancée, le bras gauche plié, la tête légèrement tournée, l'allure classique du mannequin à cette époque.

Nous arrivions de notre banlieue par la gare Saint-Lazare, presque déserte le dimanche, et il me semblait que l'odeur de Paris contenait déjà une futilité, une sorte

de parfum de poudre de riz un peu fanée, un peu surie, mêlée à celle du métro (fer chauffé, poussière, caoutchouc brûlé).

Dans ma famille, deux seules serviettes pour tous. Une pour le corps, une pour les mains. Nous étions un seul être. La surprise et sûrement la blessure infligée à mon père le jour où, une fois adulte, revenue chez lui alors qu'il était veuf depuis peu, j'avais réclamé une serviette pour moi seule.

Mon père s'habillait pour se vêtir. Il n'aimait les vêtements qu'au titre des services qu'ils lui rendaient, les portait alors jusqu'à l'usure totale, ne s'intéressait évidemment pas à la mode, était capable de faire tenir son pantalon avec une ficelle si sa ceinture avait lâché, n'aurait jamais mis les pieds dans des escarpins, préférerait les bonnes godasses, parlait à ma mère d'aller acheter des « galoches » et un « paletot » à la petite (moi), ce qui agaçait prodigieusement ma mère. Je lui ai offert beaucoup de vêtements. C'était facile, il était toujours heureux de l'aubaine de n'avoir pas à choisir lui-même sa garde-robe. Il pouvait, de ses préférences, juste indiquer qu'il aimait bien le bleu.

Nous marchions souvent ensemble quand j'étais petite, avec nos bonnes chaussures, à une époque où j'avais peu le souci de ce que je portais. Regarder passer les trains sur

DRESSING

le delta des rails de la gare du Nord depuis le surplomb du boulevard de la Chapelle, voilà la promenade de ce fils de cheminot, qui avait toujours les yeux tournés vers un départ.

Le goût de m'habiller est venu bien plus tard, sans doute avec l'envie de plaire, mais pas seulement, je pense qu'il fallait que j'aie, en propre, des vêtements qui m'identifient, me donnent corps.

C'est rare que je choisisse un vêtement parce qu'il est utile maintenant. J'ai gagné un embarras (et mes armoires, donc), me suis éloignée par ce véhicule de mon père et de sa frugalité vestimentaire.

Les toilettes de ma mère me paraissaient parfaites, d'une très grande élégance. Les tailleurs à longues basques soulignant la ligne du corps, les chemisiers en crêpe boutonnés dans le dos, la robe en tulle appliquée de motifs en velours, celle en toile rayée à larges bretelles, les pantalons corsaires, les robes de cocktail qu'elle ne portait que lorsque nous étions à l'étranger, dans cette vie d'Occidentaux expatriés si éloignée de notre existence en France, j'avais l'impression que ma mère se transformait en citrouille lorsque nous rentrions.

Lorsque j'ai vidé ses armoires, après sa mort, il n'y avait plus rien de sa splendeur. Plus rien. Des vêtements de vieille femme, défraîchis, fonctionnels, parfois même tachés.

J'ouvre la malle cabine qui contient les robes de ma belle-mère, décédée elle aussi et elle aussi femme très élégante, qui avait vécu en Extrême-Orient. C'est

DRESSING

une malle d'illusionniste, des robes incroyables, robes du soir comme je n'en avais jamais vu, satin et moire, long fourreau de velours frappé, tulle brodé et taffetas changeant, dentelles sur fond de robe satiné, crêpe de Chine, mousseline, organdi incrusté de velours, voiles, plissés soleil, velours rasé, jupons de toile raidie et jupes appliquées de volants coupés à cru, bretelles en embrase des robes du soir, taille pincée et corsage cache-cœur des robes d'été.

Ce sont les robes des couturières et des brodeuses extrême-orientales, qui copiaient inlassablement les couturiers parisiens. La finesse des points me touche, aucune gloire pour celles qui œuvrent dans ces échoppes, avec autant de talent. Les vêtements cousus à la main redoublent le sentiment qu'ils font corps avec nous, avec notre chair, mais aussi avec celle qui, patiemment, les a mis à notre taille.

Lorsque je veux les essayer, les tissus fusent, les cassures sont sèches, le crêpe, grenu au toucher, devient poudreux, la plupart des vêtements s'effritent et se déchirent entre mes doigts. Telle une malédiction qui protégerait la beauté d'une autre jusqu'après la mort.

« Tu ne porteras pas les vêtements de tes mères », bien sûr, l'infranchissable interdit de l'inceste. Car saisir pour soi l'élégance des mères, c'est finalement vouloir charmer les pères.

Une silhouette dans la rue qui chaloupe un peu et peine à trouver son équilibre, une canne, une parka grège, un pantalon gris qui a vécu et marque aux genoux, une casquette d'ouvrier, une vieille silhouette d'homme, estompée comme toutes et j'ai le cœur qui bondit. C'est mon père, seul dehors, et je m'inquiète de savoir s'il ne va pas tomber, si le magasin où il se rend n'est pas fermé, s'il n'aura pas de mal à rentrer. Il y avait, après sa mort, le sentiment de le voir partout, d'avoir à tout propos le cœur serré, parce que le leurre s'annonce comme tel, je vois bien, hélas, que ce n'est pas mon père et que même mon inquiétude est vide de sens.

Il y a eu aussi la sensation aiguë de sa présence, jusqu'aux obsèques, jusqu'au moment où le corps a été enseveli. Il restait pour moi, fille dans le besoin de protection de mon père, encore un souffle léger de sa bienveillance, qui ne m'avait jamais manqué.

À la première visite chez lui après sa mort, bondit le sentiment terrible que tout l'attend, chaque objet est en place pour son retour, l'agencement de l'appartement si peu changé après la disparition de ma mère, mais mis simplement à sa main, à ce qui lui était le plus commode, tout cela, cette matérialité des objets, les vêtements qui gardent encore plus que le reste les traces de sa personne. Comment corps et vêtements se sont accommodés, usure et bosses qui contiennent encore coudes et genoux, tout est habité. Jusqu'à la moindre trace d'ADN, il faudrait garder cet endroit intact, car ils sont là, aussi, ses restes. Vider cet appartement, particulièrement jeter ses vêtements, a été pire que fossoyer.

Je garde peu de choses de lui, car moi aussi, j'ai mon âge, je suis déjà chargée de toutes sortes d'objets et j'ai, comme tous les Parisiens, peu d'espace. Et il faut surtout cesser de croire que les armoires pleines contiennent encore un substitut à la vie, qu'elles ne sont pas les occurrences d'un chagrin sans merci. Peignoir accroché à une patère, odeur du corps, persécution de l'apparition, plus violente encore que la disparition. Le peignoir est un fantôme.

Il faut ouvrir les grands sacs poubelle gris anthracite et les remplir pour les œuvres de charité ou les bennes à ordures avec le sentiment de s'en prendre aux dernières parcelles d'une existence, d'outrager les restes.

Une robe, tout en biais, un flot de tissu qui se fait ignorer, qui court avec le corps. Pour l'enlever, je glissais l'une puis l'autre des fines bretelles des épaules, elle tombait toute seule dès que je vidais la cage thoracique de son air.

Il n'y a pas plus simple.
Expiration, dénudation.



Dressing Jane Sautière

Cette édition électronique du livre
Dressing de Jane Sautière
a été réalisée le 02 avril 2013
par les Éditions Verticales.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070140749 - Numéro d'édition : 250939).

Code Sodis : N55103 - ISBN : 9782072486944
Numéro d'édition : 250941.